

cela prenne plus de deux ou trois siècles. Les événements se précipitent avec une vitesse croissante. Je crois aussi que les Etats-Unis sont appelés à triompher. Au cas contraire, l'univers sera russe.

Il est plus difficile encore de prévoir l'état social qui sortira de la victoire. On peut seulement affirmer que le militarisme disparaîtra enfin. Une formidable armée sera conservée pour la police du globe, mais une seule, quelques centaines de mille hommes seulement. Ce sera peu chez un peuple de trois ou quatre milliards d'hommes. L'unité de gouvernement central entraînera l'unité de la législation générale, et il deviendra possible d'arriver à une organisation systématique du travail. L'ère du socialisme sera venue, mais d'un socialisme sans doute très différent de ce que nous supposons. Le sélectionnisme pourra être pratiqué sans réserve, et le niveau moyen relevé de génération en génération. Il est possible qu'une très grande liberté règne, plus probable, surtout si la Russie l'emporte, que l'on aboutisse au contraire au fonctionnarisme général. A cette distance toutes les hypothèses sont possibles. Les progrès de la science auront changé dans de telles proportions les conditions de la vie que tabler sur les données actuelles serait s'exposer avec certitude à faire des prévisions d'une réalisation impossible. Une société qui n'aura plus la houille pour base industrielle, le christianisme pour fondement moral, quelle idée pouvons-nous nous en faire ?

Le sélectionnisme pratique. — J'ai montré dans les *Sélections* que la vie sociale n'était pas favorable aux meilleurs, que la sélection se fait le plus souvent dans le sens du plus mauvais. C'est une idée qui a de la peine à pénétrer dans les esprits, habitués à regarder l'évolution comme orientée vers le mieux, et la sélection comme favorable aux meilleurs. De-

puis la publication du volume précédent de mon cours, il a paru dans ce sens divers travaux importants, parmi lesquels il faut citer Demoor, Massart et Vandervelde, *L'évolution régressive*, Paris, Alcan, 1897.

J'insisterai cependant sur le sens véritable et si méconnu de l'idée darwinienne. La théorie de Darwin n'est pas, bien qu'on le dise, celle de l'origine des espèces, mais celle de la survivance. Une épidémie éclate, les plus réfractaires survivent. Un chasseur redoutable apparaît, les plus habiles s'échappent. La disette vient, les plus sobres ou les plus chercheurs subsistent. Les formes des survivants se perpétuent, celles des moins heureux s'éteignent. Il n'y a pas une espèce de plus, il peut seulement y en avoir de moins. La théorie de la survivance est donc plutôt celle de la destruction des espèces que celle de leur origine. Pour être conservée, il faut que la forme existe.

La théorie de Darwin est encore moins celle du progrès organique. La cause qui détermine la survivance implique une supériorité, mais relative. Cette supériorité existe par rapport à la cause de destruction, mais la forme survivante peut être pour tout le reste inférieure. Supposez sur un bateau qui fait naufrage un poisson et un homme, mettons un académicien. L'académicien se noie, le poisson rentre dans son élément. C'est de la sélection, ce n'est pas du progrès. L'évolution par sélection se fait en avant, en arrière, à côté. Remarquons d'ailleurs que nos idées de supériorité, d'infériorité, sont de pures conventions. Elles ne correspondent à rien de réel. Il n'y a ni haut ni bas dans l'univers, qui est infini dans tous les sens. Il n'y a pas davantage d'infériorité et de supériorité, mais seulement des états que nous appelons tels, parce qu'il nous plaît de les appeler ainsi. Le bien et le mal, le beau et le laid, le chaud et le froid, le haut et le bas,

l'inférieur et le supérieur n'existent qu'en tant que nous les appelons tels. Ce qui existe ce sont les actions, les choses, les températures, et ainsi de suite. Nous classons tout cela d'après un idéal qui peut varier suivant les temps, les lieux, les hommes et leurs humeurs.

Le sélectionnisme, en tant que doctrine pratique, consiste à corriger les conséquences fâcheuses de la sélection naturelle, et à multiplier les types admis comme les plus beaux et les meilleurs. Il a beaucoup d'analogie dans son but avec le socialisme, qui consiste à corriger les conséquences naturelles de l'évolution économique, d'après un idéal déterminé de perfection sociale.

Depuis la publication des *Sélections*, les efforts des sélectionnistes américains ont abouti dans un certain nombre d'états à faire passer des lois d'une haute importance. Des lois analogues sont en voie de passer dans d'autres états américains. Ces résultats sont d'une importance capitale pour l'avenir de l'humanité. Le plus difficile était de trouver un législateur disposé à donner l'exemple, et à prendre des mesures sévères pour empêcher la reproduction des éléments dont la postérité n'est pas souhaitable.

Je prendrai comme type la loi du Connecticut. Elle prohibe l'union libre comme le mariage et atteint les épileptiques, les imbéciles, les faibles d'esprit. La peine qui frappe les conjoints est de trois ans de prison au minimum. Les intermédiaires qui ont facilité soit le mariage, soit les relations accidentelles sont punis d'un an de prison et 1000 dollars d'amende. Le mariage est toléré si la femme a plus de 45 ans.

La loi proposée au Parlement de Pensylvanie interdit le mariage aux personnes atteintes des maladies suivantes : syphilis, blennorrhagie, épilepsie, dipsomanie, tuberculose, aliénation mentale. Les enfants d'aliénés sont frappés comme

les malades eux-mêmes. L'Ohio et le Maryland sont en voie de consacrer les mêmes prohibitions.

Le Texas a déjà prohibé le mariage des épileptiques, le Massachusetts celui des épileptiques, des alcooliques, des syphilitiques.

Dans l'Ohio, le rapt et le viol sont punis de castration. La valeur sélective n'existe que dans le cas d'individus atteints de folie érotique : dans les autres cas la législation de l'Ohio est plutôt sujette à critique, les délits sexuels étant, d'une manière générale, du même ordre que le sacrilège et autres crimes religieux. L'appréciation de l'acte, toute violence mise à part, est subordonnée au concept religieux de l'appréciateur. C'est surtout au culte de la virginité connexe à la mariolâtrie, et à l'estime professée par le christianisme à l'égard de l'abstinence sexuelle que se rattachent les notions usuelles et légales relatives aux délits sexuels. Dans les sociétés antiques la plupart de ces délits étaient regardés comme légers, ou même comme des actes tolérés ou licites, et il en est de même chez les peuples civilisés non chrétiens.

En Europe, il commence à se fonder des associations sélectionnistes, et les idées pratiques se font jour dans le public. L'opinion commence à voir avec défaveur le mariage des héréditaires. Des médecins ont le courage de détourner certains clients du désir de laisser une postérité. On commence dans les milieux éclairés à tenir compte dans les mariages de certaines conditions de race, et surtout des aptitudes de famille. Cela est peu, mais c'est déjà plus qu'on n'aurait espéré il y a vingt ans. Les mœurs de l'Europe sont tellement fixées qu'il est difficile d'attendre dans cette voie de rapides progrès.

Les Américains, gens pratiques, commencent exactement par où il fallait commencer. On supprime d'abord, pour l'avenir, les héréditaires, c'est-à-dire la plus grande partie des

individus à charge aux autres et à eux-mêmes, qui sont voués à une vie d'inutiles souffrances par l'imprudence de leurs procréateurs. C'est le programme de Haycraft et des autres sélectionnistes anglais et américains dont j'ai exposé la doctrine. Il n'est pas question de races inférieures, pas question de multiplication artificielle des éléments d'élite. Cela viendra plus tard. Il suffira d'élargir des dispositions entrées dans les mœurs. J'ai d'ailleurs expliqué dans les *Sélections* pourquoi la question de race avait peu d'importance aux Etats-Unis.

Selon moi, pour aboutir, la sélection systématique doit toucher le moins possible aux individus vivants, et se borner à prévenir la reproduction des uns, à favoriser celle des autres. Je ne suis pas partisan des mesures violentes dont parlent les sélectionnistes américains, et qu'ils commencent à pratiquer. La castration me paraît inutile, elle comporte des succédanés qui pourraient être utilement appliqués aux sujets à éliminer. La sclérose de l'épididyme, déterminée par une injection de chlorure de zinc, est parfaitement suffisante et sans danger. On emploie à cet effet une solution de 5 gr. de chlorure de zinc dans 100 gr. d'eau distillée. Le manuel opératoire est très simple et comporte deux méthodes. 1° Inciser les téguments, injecter avec la seringue de Pravaz 3 à 5 gouttes dans l'épididyme mis à nu. 2° Sans inciser, après asepsie locale, serrer la base des bourses avec les doigts pour faire saillir fortement le testicule, et après avoir reconnu l'épididyme, y enfoncer l'aiguille de la seringue et injecter le chlorure de zinc. Cette dernière méthode est moins sûre, mais réduit l'opération à une simple piqûre. L'opération entraîne la sclérose de l'épididyme, la régression de la prostate, la sclérose du testicule, avec atrophie légère. Si l'on opère sur l'adulte, le sujet, totalement infécond, conserve l'aptitude au coït. C'est l'opération de choix quand on ne veut pas empêcher le coït lui-même.

Ce procédé me paraît le plus élégant pour la suppression de la postérité des dégénérés. Chez les femmes, l'ovariotomie, dangereuse même à froid, et dont les répercussions sont graves, peut être remplacée par une infibulation bien faite, par la suture de la partie antérieure du vagin, ou, si l'on veut conserver l'aptitude au coït, par la production artificielle d'une sclérose des trompes.

La faillite du christianisme. — On a remarqué combien peu, dans mes prévisions, je tenais compte des idées politiques et des mœurs d'aujourd'hui. C'est que je regarde les idées et les mœurs comme devant subir une transformation complète dans un avenir prochain. Depuis quinze cents ans le christianisme n'a pas empêché l'évolution politique et sociale de s'accomplir dans un sens plutôt contraire à ses principes. Je pense, et je m'en suis déjà expliqué dans les *Sélections* et dans la préface du *Monisme*, que son influence sur les idées et les mœurs va diminuer encore. Nous sommes arrivés à un tournant : au delà, dans l'inconnu, tout est possible, sauf le passé.

La crise d'idées contemporaines, la faillite du christianisme, n'a de comparable que celle même de l'avènement du christianisme. Et quand je dis faillite du christianisme, je devrais dire la faillite des religions, si quelques-unes, l'islamisme par exemple, ne se trouvaient un peu à l'abri, par leur indépendance de toute cosmogonie, et par le déterminisme qu'elles admettent.

Nos idées politiques et nos mœurs étaient en rapport étroit avec la religion. Trois choses tenaient le christianisme en crédit dans l'esprit des masses, et lui faisaient une clientèle en dehors des théologiens.

La première était la nécessité d'une explication des origines du monde et de l'homme. La Genèse répondait à ce besoin.

Les théories évolutionnistes ont substitué une explication scientifique à l'explication religieuse. Du jour où l'on a su que l'homme était descendu d'ancêtres animaux et tous les êtres vivants d'organismes très inférieurs, où l'origine des astres et de notre globe a été expliquée sans place pour le mystique, les masses ont commencé à ne plus croire. Il reste encore pour les savants une difficulté, celle de l'origine des premiers grumeaux de matière vivante, mais l'esprit simpliste des foules n'en tient déjà plus compte. Cette difficulté, pensent-elles, sera bientôt résolue comme les autres, tout dépend d'une expérience de laboratoire qui peut être réussie demain.

La seconde était la nécessité de maintenir la morale. Pas de société sans morale, pas de morale sans religion. La morale, c'était celle du christianisme, on n'en comprenait point d'autres. Donc, nécessité du christianisme. De nos jours on est arrivé à comprendre le caractère arbitraire des morales. Il y a un nombre infini de morales possibles, et de fait autant que de grands systèmes religieux. Ce que nous appelons conscience est la résultante des sélections sociales du passé, et de l'éducation présente. La morale du christianisme est certainement parmi les plus mauvaises. Faite en vue d'une existence ultérieure, qui est infiniment improbable, elle sacrifie la société à l'individu, la vie réelle à d'imaginaires intérêts mystiques. Nos contemporains ont vu tout cela : de là une crise morale qui jette le désarroi partout. La morale d'hier s'en va, et celle de demain n'est pas née.

La troisième était l'influence consolatrice de la religion dans les crises douloureuses de la vie et à l'heure de la mort. Que de milliards d'affligés les promesses dorées du christianisme ont consolé ! Que de milliards d'agonisants elles ont bercé jusqu'à l'instant suprême de la chute dans le néant ! Cette influence bienfaisante disparaît avec la croyance à la vie

future, et au bonheur infini qui attend les malheureux. La grande consolatrice s'en va : si la religion a fait du mal aux sociétés, les individus n'auront plus jamais pareilles promesses de bonheur.

Nous sommes en marche par le monisme vers l'élimination complète de l'idée de religion. Nous sommes en marche, par les formules nouvelles basées sur l'hygiène sociale, vers l'élimination de l'idée de morale. C'est une évolution qui a ses avantages et ses inconvénients, mais que le progrès des connaissances humaines rend inévitable.

La faillite de la politique moderne. — Le christianisme a fourni à la politique une série de postulats : distinction de l'âme et du corps, origine surnaturelle de l'âme, identité de nature des âmes, indépendance des âmes. Ajoutez à cela l'idée paradisiaque, l'idée de justice éternelle, celle de libre-arbitre et toute une série de principes de morale.

Il s'est opéré un démarquage curieux, commencé par les écrivains politiques chrétiens, achevé par les philosophes du XVIII^e siècle. Aux idées chrétiennes on a ajouté un grain d'idées antiques. De tout ce travail est sorti le système des principes politiques modernes. Les masses les ont acceptés avec d'autant plus de facilité que ces principes se reliaient aux idées religieuses dont elles étaient imbues. L'envie, l'amour du lucre et des jouissances y trouvaient en même temps leur compte. L'essence surnaturelle de l'âme a servi de point d'appui à la théorie des droits de l'homme, antérieurs et supérieurs à la nature et aux sociétés. L'identité de nature des âmes a conduit à la théorie de l'égalité fondamentale, que les accidents de la vie sociale viennent altérer, mais qu'il faut rétablir. La commune origine des âmes, toutes créées directement par Dieu, a permis d'admettre aisément la théorie de la fraternité. L'in-